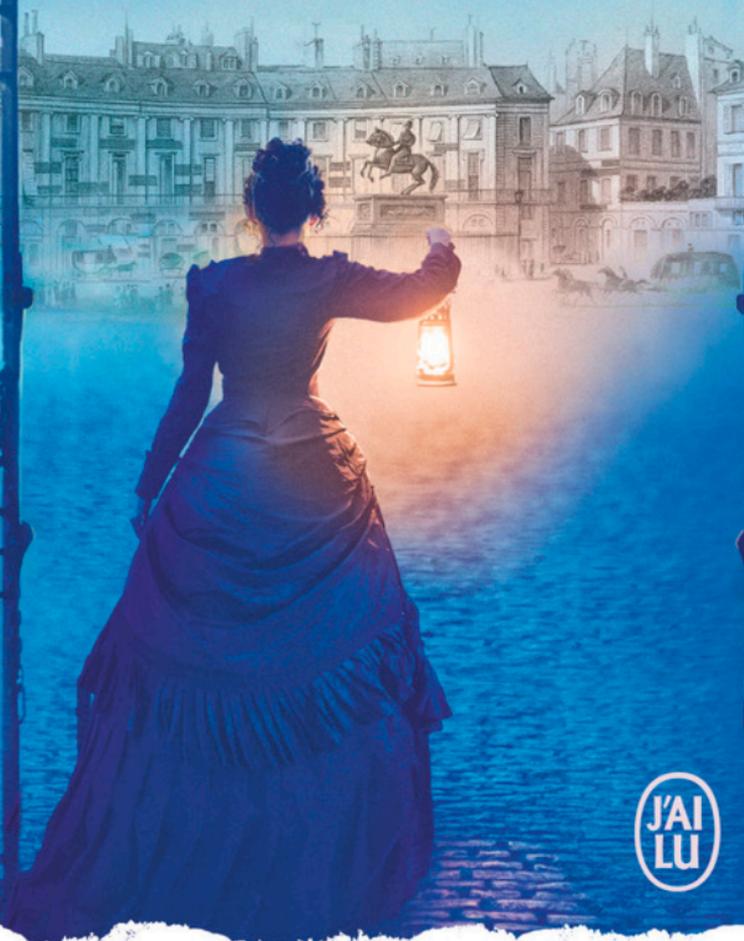


MARIE-BÉATRICE  
GAUVIN

# Les disparues de la Salpêtrière



J'AI  
LU



# Les disparues de la Salpêtrière

## DE LA MÊME AUTRICE

*La falaise de la Repentie*, Les Moissons, 2021 ; J'ai lu, 2022.

# MARIE-BÉATRICE GAUVIN

Les disparues  
de la Salpêtrière

LA FALAISE DE LA REPENTIE \*\*

---

ROMAN



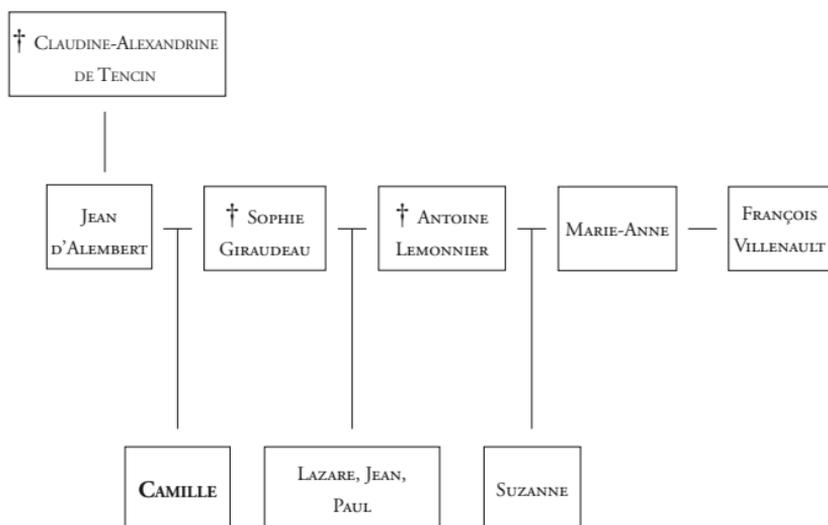
*Ouvrage paru sous la direction de Julie Fallon*

© Les Moissons, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PERSONNAGES AUTOUR DE CAMILLE



## ÎLE DE RÉ

† **Sophie Giraudeau, épouse Lemonnier** : mère de Camille, qui a eu une liaison avec **Jean d'Alembert** à Paris dans sa jeunesse. Elle meurt en 1740 après la naissance de son dernier fils.

† **Antoine Lemonnier** : meunier, père adoptif de Camille, qu'il a élevée. Il meurt en 1749, après s'être battu avec Jan Hendrick Van Lynden sur les remparts de Saint-Martin.

**Camille Lemonnier** : née en 1732, de la liaison adolescente entre Sophie et **Jean d'Alembert**, petite-fille de **Mme de Tencin**.

**Lazare (1737), Jean (1738) et Paul Lemonnier (1740)** : enfants de Sophie et Antoine, demi-frères de Camille.

**Marie-Anne Lemonnier-Villenault** : belle-mère de Camille, deuxième femme d'Antoine Lemonnier qui, devenue veuve, se remarie avec François Villenault.

**Suzanne Lemonnier** : née en 1748, fille de Marie-Anne et Antoine Lemonnier.

**François Villenault** : médecin chirurgien, second époux de Marie-Anne, beau-père de Camille et des autres enfants Lemonnier.

**Amélie** : servante de la famille.

**Jean-Baptiste** : de son nom de naissance **Adrien Guillet d'Orvillac**, noble saintongeais devenu prêtre

de La Flotte, à l'esprit ouvert aux nouvelles idées malgré son sacerdoce.

**Maître Foucher** : boulanger du Palais-Royal à Paris, qui s'est installé à Saint-Martin-de-Ré après l'assassinat de sa première épouse pour y ouvrir une boulangerie avec Camille, *Au pain de Ré*, puis un café, le *Café Antoine*.

**Margot Foucher (la Grande Margot)** : herboriste, seconde épouse de maître Foucher.

## LA ROCHELLE

**Gaspard Fournier (1730)** : originaire de Sainte-Marie-de-Ré, fils du meunier concurrent, ami d'enfance de Camille et premier amour, marié à sa patronne rochelaise Clémence Berthelot.

**Clémence Berthelot, épouse Fournier** : fille de grands négociants rochelais en tissus, ayant épousé contre les bienséances son domestique Gaspard, avec qui elle a deux petites filles.

**Madeleine Matthieu** : ancienne servante des Berthelot-Fournier, engagée par Camille au *Café Alexandrine*.

## SAINTONGE

**Thomas de Chesnel** : noble saintonguais, ami d'enfance du père Jean-Baptiste.

## PARIS

**Louison Quériand** : amie de Camille rencontrée lors du premier séjour à Paris de celle-ci, en 1747-1748. Originnaire de Toulouse, où elle s'est formée aux soins à l'Hôtel-Dieu, ce qui lui a permis d'ouvrir son dispensaire de femmes à Paris.

**Nicolas Quériand** : mari de Louison, médecin réputé, spécialisé dans les remèdes.

**Jan Hendrick Van Lynden (1722)** : gentilhomme hollandais attaché aux puissants, diplomate ou intrigant à ses heures, contraint de quitter Camille après la mort d'Antoine Lemonnier, dont il est responsable (voir *La falaise de la Repentie*).

**Nathybé** : jeune femme métisse, liée à Jan Van Lynden.

**Guillaume de Marmange** : jeune noble ayant participé à la libération de Camille en 1748 à Montrouge (voir *La falaise de la Repentie*), devenu policier, impliqué dans la protection des femmes avec Louison Quériand.

† **Jean-Sébastien Moulin** : parlementaire qui meurt en 1751 alors qu'il enquête sur les disparues de la Salpêtrière et de l'Hôpital général.

**Mme Moulin** : veuve du parlementaire, loue une partie de sa maison.

**Eugénie Moulin** : fille du parlementaire.

**Mme de Péguin-Lussac** : comtesse, belle-sœur du marquis de Fontavelles et tante de son fils Armand.

**Armand de Fontavelles** : fils du marquis de Fontavelles, neveu de Mme de Péguin-Lussac, protégé par Mme Geoffrin.

**Hyacinthe** : marchand d'oublies du quartier de Saint-Eustache.

**Laigrefin** : apothicaire du quartier des Lombards.

**Louise de Morens** : femme d'influence, intrigante des milieux financiers, ancienne maîtresse de Jan Hendrick Van Lynden, contrainte à la fuite après la découverte du complot contre Mme de Pompadour, révélé en partie par Camille (voir *La falaise de la Repentie*).

† **Philippe de Guémard** : frère de Mme de Morens, corrompu et libertin, tué par M. de Vandières lors de la soirée de Montrouge en 1748 (voir *La falaise de la Repentie*).

## PERSONNAGES HISTORIQUES CITÉS PLUSIEURS FOIS DANS L'INTRIGUE

† **Mme de Tencin** (1682-1749) : salonnière et femme de lettres, baronne de Ré, mère biologique de Jean d'Alembert.

**Jean d'Alembert** (1717-1783) : mathématicien et philosophe, auteur de l'*Encyclopédie*, fils de Mme de Tencin, qui l'a abandonné à la naissance.

**Denis Diderot** (1713-1784) : écrivain et philosophe, auteur de l'*Encyclopédie*.

**Mme Geoffrin** (1699-1777) : amie de Mme de Tencin, dont elle recueillit après sa mort les hôtes dans son salon ouvert aux artistes, financiers, gens de lettres et philosophes.

**Lekain** (1729-1778) : acteur de la Comédie-Française.

**Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour** (1721-1764) : favorite et conseillère royale.

**Abel-François Poisson de Vandières** (1727-1781) : frère de Mme de Pompadour, directeur des Bâtiments du roi.

**Angélique du Coudray** (1712-1794) : sage-femme qui fut l'une des premières à enseigner « l'art de l'accouchement » pour favoriser l'éducation des sages-femmes, face aux matrones non instruites.

## Prologue

Dans un mouvement lent et ascendant, l'aube brumeuse enveloppe encore les chemins qui bordent le domaine. Peu à peu, elle libère sur les espaces herbus une rosée perlante que je foule avec satisfaction, sans me soucier de l'humidité qui imprégnera mes sandales et mes bas pour la matinée. C'est le moment de la journée que je préfère. Je suis seule, et j'ose pour quelques instants détacher le voile qui étouffe mon visage. Quel mortel osera rester sur ma route et croiser mon regard ? Ils me craignent comme une damnée que la maladie aurait marquée, bien que ma robe de bure grise annonce mon sacerdoce et la noblesse de ma tâche auprès des miséreux. Mais de nouveau les rumeurs se faufilent, s'immiscent, s'instillent, et ne trouvent pas meilleur terreau que la peur de Dieu, et de ses pénitences. Se souviendront-ils de ma beauté, de mon intelligence, de ma conversation recherchée par les grands esprits au faîte de leur lumière ? Ou seulement de ma vie de pécheresse ? Car leurs lois sont celles des hommes, et les femmes ne peuvent que s'y soumettre, à moins de trouver d'autres voies.

La cloche des laudes se fait entendre au loin, affaissant imperceptiblement mes épaules : il est temps de rentrer pour suivre le premier office depuis les mâtines, où mes novices m'attendent déjà. Je n'y croiserai pas le seigneur des lieux, rentré hier de Paris, et dont la nuit fut sans doute occupée à de plus doux ouvrages. Ce qu'il m'a annoncé devrait me réjouir, car c'est là ce que mon cœur attendait. J'ai rêvé comme d'une libération du moment où ce corps détesté s'affaisserait à mes pieds, où les cheveux épars s'emmêleraient sur la pierre froide du parvis. J'ai rêvé de la rigole vermeille auréolant peu à peu le visage, comme un vin de vengeance que l'on vient de tirer. Mais l'instant m'a été volé : je n'étais pas là quand s'est éteint son regard de démons, et le doute m'en restera, jusqu'à ces terres lointaines qui m'appellent désormais.

RUE DU MAIL, PARIS

*mai 1753*



## Le sirop de violette de Louison

Sur la rive gauche de la Seine, le quartier universitaire était en cette heure matinale une fourmilière grouillante et désorganisée. Étudiants, jésuites, domestiques et servantes marchaient à vive allure, les uns pour suivre des cours, les autres pour en donner, les derniers afin de répondre au plus vite aux demandes d'un maître ou d'une maîtresse qui attendait impatiemment une lettre, un colis ou certains produits du marché. Le « pays latin », comme on l'appelait à Paris pour son usage répandu de la langue de Cicéron, afin de le dissocier de la Cité et du centre urbain de la rive droite, voyait déambuler une concentration de souliers noirs et de cols blancs, où manquaient singulièrement quelques tenues féminines et des escarpins menus.

Au carillon des cloches de Notre-Dame, Camille se retourna et aperçut encore, au bout de la rue, la flèche ancienne et les tours de la cathédrale, formidable monstre ocellé qui émergeait dans le ciel de printemps. Tout en marchant sur les pavés irréguliers, la jeune femme déplia la dernière lettre de Louison lui indiquant l'adresse où la famille Quériand, sur le point de s'agrandir, avait élu

domicile « *rue des Grands-Degrez, à l'intersection de la rue Perdue*<sup>1</sup> ».

Cela faisait près de trois ans qu'elle n'avait pas revu son amie, depuis cette période terrible où Camille cherchait à s'extirper des ténèbres causées par la mort de son père Antoine. Louison et son époux Nicolas Quériand, en partance pour une expédition scientifique, avaient alors passé quelques jours chez elle, à La Flotte-en-Ré, avant d'appareiller pour les Amériques. Depuis leur retour à la fin de l'été 1752, les échanges épistolaires reprenaient naturellement, entre états d'âme et commérages joyeux sur leurs connaissances communes, au rythme d'une missive mensuelle toujours très attendue. La séparation des deux amies était rendue plus douloureuse du fait que Louison, enceinte de près de huit mois, appréhendait fortement sa prochaine maternité. À l'occasion d'un voyage à Paris, où elle venait passer des commandes et conclure de nouveaux engagements, Camille s'accordait ainsi une sorte de pèlerinage sentimental, pour profiter pleinement de cette âme sœur qu'elle s'était découverte au cœur de son adolescence.

L'appartement où logeait le couple Quériand se situait dans une petite artère qui prolongeait la rue de la Bûcherie<sup>2</sup>, non loin de la faculté de médecine, afin que monsieur puisse exercer commodément,

---

1. La rue des Grands-Degrez tire son nom de l'escalier qui descendait à la Bièvre (cours d'eau). Rue Perdue est l'ancien nom de la rue Saint-Michel puis Maître-Albert, en raison de la proximité du collège Saint-Michel. (*Toutes les notes sont de l'autrice.*)

2. La rue de la Bûcherie doit son nom au port au bois, dans le quartier de la Sorbonne, où l'on déchargeait les bûches pour l'utilisation des foyers.

et que madame, fondatrice d'un dispensaire pour femmes rue du Jardin-du-Roi, s'adonne à sa charitable mission. Les deux époux, qui s'étaient rencontrés à Poitiers lors du voyage des jeunes filles vers la capitale, avaient trouvé cet incroyable terrain d'entente parmi les remèdes, les autopsies et les linges souillés. Leur union quelque peu hors norme installait son nid dans un confortable trois-pièces, aménagé avec soin et praticité.

Une domestique ouvrit rapidement la porte à Camille, mais eut à peine le temps des politesses d'usage qu'une Louison joviale lui passait devant, et se jetait dans les bras de son invitée. Sa grossesse tendait sa robe de drap vert de façon géométrique, donnant l'étrange impression d'une silhouette anguleuse, où tous les espaces de chair étaient aspirés en pointe sous la poitrine. Contre toute attente, les autres parties du corps de Louison avaient considérablement maigri et Camille ne retrouva pas les joues roses et rondes qui l'avaient charmée dès leur première rencontre. Mais les yeux pétillaient toujours d'une intelligence vive et radieuse.

— Camille ! Enfin ! Je ne tiens plus en place depuis que vous avez annoncé votre venue. Quelle joie ! Approchez que je vous voie à la lumière de la fenêtre ! Mon Dieu, vous êtes ravissante ! Plus encore que dans mon souvenir ! Entrez, entrez, installez-vous !

Camille riait, pressée par son amie qui lui posait maintes questions, sans en attendre les réponses, dans un flot ininterrompu de remarques joyeuses. Le vouvoiement, que Louison n'avait jamais voulu abandonner, retrouvait tous ses droits, sans que son ancien statut de servante pèse dans la relation complice et équitable qui les liait désormais.

Comme par le passé, c'était Camille qui se montrait impressionnée par son amie, de quelques années son aînée, dont la jeune vie témoignait déjà des nombreuses aventures, qu'elles avaient en partie partagées.

— Jeannette, amenez-nous la collation, demanda Louison, assise sur un canapé simple mais confortable, à l'intention de sa servante. Racontez-moi, Camille ! Où en est votre projet à La Rochelle ?

— Le *Café Alexandrine* a ouvert au printemps dernier, et nous venons d'en fêter le premier anniversaire. Tu as connu les débuts du *Café Antoine* à Saint-Martin, qui occupe toujours une place privilégiée dans les mondanités rétaises, fit Camille, la bouche pincée et le ton maniéré, pour accentuer l'amusant paradoxe de telles paroles.

— Maître Foucher y veille sans doute ! ajouta Louison en riant.

— Plus que jamais ! Avec Margot, sa seconde épouse, ils sont devenus des célébrités de l'île, et tout se décide entre leurs murs. C'est le lieu de rendez-vous des notables du coin, et de leurs clients étrangers. Je navigue entre les deux établissements, mais je me suis installée à La Rochelle depuis plusieurs mois maintenant.

— Je l'ai appris dans vos lettres. Cela m'a étonnée que vous quittiez votre île et votre famille.

Louison n'y avait mis aucun reproche, mais Camille sentit le besoin de se justifier, comme à chaque fois qu'on lui parlait de ses racines et de son lien viscéral à cette terre de Ré, qui passait pour sauvage et isolée.

— J'y reviendrai sans doute, mais il m'est devenu vital de tenir à distance certains souvenirs... Tu sais, là-bas, je suis avant tout la fille d'Antoine

Lemonnier. Sa mort reste un chagrin que j'ai à affronter chaque jour. Pourtant, les gens n'y pensent plus : cela s'est effacé comme un dessin de craie sur les pavés du port. Pour eux. Pas pour moi. Je continue à chercher les reproches dans chaque regard.

— Camille, ce n'était pas votre faute.

— Qu'importe désormais, puisque cela ne change rien.

La jeune femme expira longuement avec un sourire triste et reprit avec un enthousiasme forcé :

— Voilà pourquoi j'ai décidé de me lancer dans de nouvelles entreprises, plus vastes et ambitieuses ! Nous avons une boulangerie à La Rochelle avec maître Foucher, et le *Café Alexandrine* connaît son petit succès, qui dépasse d'ailleurs mes espérances.

La servante déposa entre les deux jeunes femmes un plateau rectangulaire en métal argenté, sur lequel trônaient deux verres à pied de belle facture et une bouteille de sirop de violette.

— Vous rappelez-vous ces limonades que nous buvions au *Procopé* ? demanda Louison. Et ce porto délicieux que Mme de Tencin nous laissait dans la chambre ? J'ai gardé le goût des en-cas et des petites dégustations, et je vous le dois, Camille. Ce sirop m'a été envoyé par les sœurs de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, fabriqué avec la récolte des fleurs de mars. C'est excellent pour les maux de ventre, bien qu'il n'y ait pas eu de miracle pour les premiers mois de ma grossesse. Quel enfer ! Voyez ma mine de déterrée ! Au moins, les violettes me rappellent le soleil de ma ville, qui rentre si peu dans ces appartements parisiens.

Camille se réjouissait toujours de goûter de nouvelles saveurs et s'avouait absolument déçue

quand ses hôtes se contentaient d'un vin médiocre ou, pire encore, oubliaient totalement le moindre rafraîchissement. Cela lui paraissait un gâchis énorme et une perte de temps conséquente, qui la rendaient maussade et beaucoup moins aimable. Louison la connaissait bien et doubla le plaisir en présentant d'épais palets dorés, parsemés d'éclats de grosses noix que Camille n'identifia pas, hésitant à reconnaître des amandes ou une variété inconnue de noisette oblongue.

— Ce sont les dernières noix d'Amazonie que nous avons rapportées de notre expédition, et que j'ai pu sauver de la rapine éhontée de Nicolas. Il paraît que c'est bon pour le cœur de ses patients, ironisa Louison. Jeannette en a fait une poudre pour agrémenter les pâtisseries et a gardé des morceaux pour les décorer. Cela a une petite saveur de terre au départ, mais le mariage avec le miel est très heureux.

— Mon Dieu ! Tu parles comme moi, rit Camille en croquant du bout des dents un sablé blond.

Le goût sembla convenir, car elle avala goulûment le reste du gâteau et en saisit immédiatement un deuxième, sous l'œil affectueux de son amie, heureuse d'entendre des soupirs de satisfaction marmonnés entre deux bouchées.

— Tu me donneras la recette de Jeannette, supplia Camille. Sais-tu que j'ai engagé toute une troupe dans ma boutique ? Plusieurs serveurs, un boulanger dans l'échoppe voisine, et un maître queux à l'affreux caractère, mais à la main magique. Il ronchonne d'être cantonné à un plat par jour, souvent sans viande puisque nous n'avons pas l'autorisation officielle et que les traiteurs en concurrence ne laissent rien passer... pas encore du moins. Ma

meilleure recrue cependant est une cuisinière que j'ai honteusement dévoyée, après l'avoir repérée chez la famille Fournier.

— Chez votre ami Gaspard ?

— Oui. Il est marié, je te l'ai dit. Sa femme Clémence est un délicieux cerbère qui sort les griffes dès que j'approche, mais nous nous côtoyons régulièrement malgré tout. Ils ont deux petites filles adorables. Et il se trouve qu'un soir où je dînais chez eux on m'a servi un biscuit incroyable, à la fois traditionnel et parfumé d'épices. J'ai demandé à voir l'artiste qui avait préparé ça, et Gaspard m'a présenté leur cuisinière, attachée à la maison Berthelot depuis vingt ans. Tu te rappelles que Clémence est issue d'une grande famille de négociants rochelais ?

— Vous leur avez volé leur cuisinière ? coupa Louison, incrédule.

— Volé ! Tout de suite les grands mots ! rit Camille. Disons que j'ai âprement négocié son embauche. Et je m'en félicite ! C'est elle qui tient la boutique pendant mon absence : une maîtresse femme avec une sacrée histoire. Je t'en parlerai à l'occasion. Mais toi, alors ? Cet enfant ?

Louison leva les yeux au ciel et s'enfonça dans le canapé, dans un mouvement lent et saccadé, les mains sur son ventre proéminent, comme s'il fallait le soutenir pour ne pas qu'il s'échappe au moindre mouvement.

— Quelle aventure ! Je puis vous le dire à vous, Camille, car vous comprendrez, mais je suis totalement terrorisée par la délivrance, et par les mois qui vont suivre. J'ai essayé d'en faire part aux sœurs qui interviennent au dispensaire, mais elles ont haussé les épaules et prétexté la volonté de Dieu

d'enfanter dans la douleur. Des vieilles biques, voilà tout, qui n'ont jamais approché un homme de leur vie, et me font la leçon ! Même Nicolas prend tout ça à la légère : « Ne t'inquiète pas ma chérie, tout ira bien. » Tout ira bien, tout ira bien... Je voudrais l'y voir !

— Il a raison, la rassura Camille en refrénant le rire qui menaçait à l'évocation des nonnes. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Ton mari est médecin, et tu seras une mère formidable. Tu as cet instinct de protection et cette patience qui te rendent si précieuse. Ton enfant sait déjà la chance qu'il a.

— *Il* ou *elle*. Nicolas veut un fils, comme quoi sa grande intelligence ne passe point certains archaïsmes, mais moi, je n'ai pas de préférence. Peut-être une fille pour l'instruire et la rendre indépendante, comme vous.

— Tu es adorable. Et à t'entendre, je mesure combien la fréquentation de Mme de Tencin a influé sur nos idées. Te souviens-tu de son avis sur le mariage, l'amour, les ruses féminines qu'elle prônait pour trouver sa place ? J'ai suivi ses préceptes : je fais figure de harpie pour certains notables de La Rochelle. Pensez donc ! Une femme, jeune de surcroît, à la tête de plusieurs commerces. On a même vandalisé ma porte avec des pentacles de sorcellerie quand j'ai acquis le *Café Alexandrine*.

Louison s'offusqua mais Camille balaya ses inquiétudes d'un revers de main, tendant son verre pour goûter le sirop de violette, dont l'épaisse transparence aux teintes bleutées la narguait depuis le début de la conversation. Les souvenirs heureux de la rue Saint-Honoré, de cet hiver passé chez la baronne, affluèrent alors et ce ne fut qu'éclats de voix, rires et chuchotements, comme si la pièce

redevenait cette chambre accueillante qu'elles avaient partagée, où elles discutaient tout bas de leurs rêves et des amours naissantes.

— Et vous, Camille, demanda Louison, avez-vous trouvé votre âme sœur ? Il y a bien un aimable gentilhomme de La Rochelle qui vous courtise, belle comme vous êtes ?

Louison se souvenait en effet d'une jeune fille dont la joliesse toute naturelle faisait déjà des soupirants trois ans auparavant, et retrouvait ce charme subtil désormais affiné. Les traits du visage, plus adultes, s'harmonisaient dans chaque expression, sous la vivacité d'un regard à la teinte changeante qu'animaient les mouvements des pommettes et du menton volontaire. Camille avait vingt ans et incarnait spontanément pour qui la côtoyait quelques instants la force solaire de la jeunesse. Un entretien plus long rendait énigmatique la profondeur de ses yeux verts, chargés d'une subtilité et d'une expérience inattendues, où la fragilité se mêlait de gravité. À la question de Louison sur ses attachements sentimentaux, elle répliqua d'une moue languoureuse, vite changée en un sourire franc.

— Ma vie amoureuse n'a pas beaucoup évolué depuis notre dernière rencontre, j'en ai peur, dit-elle avec un sourire. Je serais malhonnête si je ne voyais pas les efforts que font certains messieurs pour me plaire, mais je passe pour une indifférente. Et pour cause. Mon cœur est froid, Louison. Au point que je n'en souffre même pas. Et la moindre galanterie me répugne.

— À cause de votre défunt père... et de M. Van Lynden ? osa la jeune femme, faisant mine d'ignorer l'imperceptible soupir de Camille à cette évocation.

— Sans doute, pourquoi le nier ? Mais je ne l'explique pas et m'en contente. C'est en fait un atout incommensurable pour mener mes affaires à bien : rien n'interfère dans la ligne que je me suis fixée. C'est le prix de la réussite : certaines se vouent à Dieu, moi à mon commerce.

Mais devant la mine déconfite de Louison, elle se sentit obligée d'ajouter :

— Je te promets que je suis bien heureuse ainsi. Je n'ai jamais espéré un mari et des enfants, d'aussi loin que je me souviens. Bien que ce soit de toute évidence la grande aventure d'une vie, se moqua-t-elle affectueusement en prenant la main de son amie.

— Vous avez parfois les intonations de Mme de Tencin, remarqua Louison avec tendresse.

— Ce doit être de famille.

Elles sourirent de ce secret partagé, dont la mention gonflait encore le cœur de la jeune femme quand elle pensait à la baronne, sa grand-mère, qui avait cherché à créer des liens avec elle à la fin de sa vie sans jamais avouer leur filiation. L'ayant appris trop tard, Camille gardait ce sentiment d'inachevé, où l'amertume qui s'était invitée au début avait laissé place à un grand regret mélancolique. L'identité de son père véritable, révélée également dans cette période houleuse, flottait entre deux sensations contradictoires qui se rappelaient à elle par intermittence, mais qu'elle ne brusquait pas. Peut-être irait-elle lui rendre visite à Paris ? Peut-être lui parlerait-elle des courriers qu'ils échangeaient encore de façon formelle et intellectuelle, sans aborder jamais une sphère plus intime ? Peut-être lui confierait-elle enfin ce lien filial que lui-même ignorait sans doute ?

Habitée au fonctionnement parfois déconcertant de son amie, Louison laissa le silence s'installer, pendant lequel l'esprit de Camille semblait aux prises avec d'autres préoccupations, comme en témoignaient les expressions furtives de son visage et son regard lointain. Elle ne put démêler quelle remembrance provoquait cette absence, des liens familiaux nébuleux ou des attachements amoureux reniés, et tenta avec délicatesse une approche plus intime.

— Je ne sais point si cela vous intéresse, et pardonnez-moi si je vous blesse, mais j'ai quelques nouvelles de nos anciennes connaissances... en particulier de Jan Van Lynden, qui se trouve toujours à Paris.

À cet instant, Camille releva brusquement la tête, mais Louison n'aurait su dire si c'était en réponse à sa remarque ou pour saluer l'entrée bruyante de Nicolas Quériand, son mari, qui avait semblait-il écourté ses cours de la matinée. Le médecin, guilleret, s'avança vers les deux jeunes femmes, embrassant du regard le tableau charmant de son épouse enceinte jusqu'aux yeux et de leur amie commune, dont il admira la bonne mine « preuve d'une excellente santé ». Camille se leva pour l'enlacer franchement, heureuse de retrouver sa bonhomie qui évoquait pour elle la solidité d'Antoine Lemonnier, ce père tant aimé, disparu dans de tragiques circonstances. Elle remarqua qu'il profitait joyeusement de l'embonpoint que les traits de Louison avaient perdu, offrant l'aspect rassurant d'un quadragénaire installé. Une main féminine s'occupait vraisemblablement de sa mise, et il se présentait rasé de près, coiffé avec goût et parfumé, bien loin de la silhouette sèche

et vêtue à la va-vite rencontrée à Poitiers, qui avait pourtant immédiatement charmé Louison. Il saisit deux sablés d'un coup et se laissa tomber sur une chaise à vertugadin<sup>1</sup>, tendue d'un velours rayé rouge et or.

— Alors, Camille, vous retrouvez avec bonheur notre capitale ? J'espère que vous resterez jusqu'à la naissance. Mon infirmière préférée, pourtant bien plus savante et efficace que mes confrères, se montre singulièrement inquiète, dit-il en posant une main douce et affectueuse sur le genou de Louison, assise en face de lui.

— Et je la comprends, répondit-elle vivement. J'ai trop d'exemples de couches difficiles pour prendre à la légère une venue au monde. Sans parler des tâches qui incombent ensuite à une jeune mère.

Devant la perplexité de Nicolas, Camille se mordit les joues de n'avoir su garder sa langue, fit une grimace d'excuse et reprit :

— Pardon, Louison ! Ce n'était vraiment pas la chose à dire.

— Mais si ! répondit la jeune femme, loin de s'offusquer, comme si elle avait remporté un combat. C'est la chose à dire ! J'ai assisté à assez de délivrances pour en connaître la violence. Je mettrai mon enfant au monde avec courage et amour. Mais qu'on arrête de me dire que c'est une formalité, une épreuve voulue par Dieu ou je ne sais quelle croyance malheureuse pour minimiser le rôle d'une parturiente !

---

1. Siège sans accoudoirs avec assise et dossier rembourrés permettant aux femmes de s'asseoir malgré le bourrelet de robe situé sur les hanches, appelé vertugadin, très encombrant au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, puis allégé aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles.

Le ton était monté, et mettait au jour une tension conjugale dans laquelle Camille, par sa fâcheuse impulsivité, s'était laissé prendre. Elle baissa les yeux et entendit un léger pouffement de Nicolas, qui mit Louison hors d'elle. Elle se leva et partit vers l'office d'un pas décidé, rendu presque comique par son ventre encombrant, dont elle ne savait que faire.

— Ne vous inquiétez pas, Camille, la rassura Nicolas. C'est notre dispute habituelle. Louison est sur les nerfs depuis quelques semaines, et j'essaie de ne pas trop donner prise à ses appréhensions. Mais j'avais oublié votre franc-parler, dit-il sans reproche. Si vous pouvez prolonger un peu votre séjour pour être à ses côtés le moment venu, je serai votre débiteur à vie.

— Attention à vos promesses ! fit Camille en riant. Elles vous engagent pour longtemps.

— Je vois que vous vous amusez bien, les interrompit Louison en revenant avec une nouvelle assiette de sablés aux noix, talonnée par la fameuse Jeannette, qui ne savait pas comment l'aider. Bien ! Que prévoyons-nous cet après-midi, mademoiselle Lemonnier ?

Son ton était de nouveau joyeux, et un petit clin d'œil à son amie lui prouva que le message était passé. Nicolas prit la posture bienvenue du repentir, et tenta avec succès une nouvelle approche de l'assiette de pâtisseries, sous l'œil affectueusement triomphant de sa femme. Sentant son cœur gonfler de tendresse, Camille se dit qu'elle aimait profondément ces gens, et remercia le sort d'avoir croisé leur chemin, et de les garder à ses côtés. Ils n'étaient pas si nombreux, ces esprits ouverts et curieux, capables de remettre en cause certains

dogmes. Le voyage à Paris revêtait ainsi le manteau nostalgique des échanges d'autrefois sous la tutelle de la baronne.

— Une promenade aux Tuileries ? Un goûter au *Café Procope* ? Une pâtisserie chez *Stohrer* ? énuméra Louison pour organiser l'après-midi, sans se soucier un instant de son état et des difficultés qu'elle avait à se déplacer.

Camille acquiesça à toutes les propositions avec envie et gourmandise, sensible aux réminiscences qu'évoquaient tous ces noms, de l'harmonie printanière des jardins parisiens aux délices sucrées des grandes maisons de gastronomie, qui avaient déterminé ses choix de vie. Puis, emprisonnant le regard de son amie avec gravité, elle fit une seule demande, qui lui tenait à cœur depuis de longs mois :

— Je te suivrai partout, Louison. Mais avant, j'aimerais me recueillir sur la tombe de Mme de Tencin.

## Les oublies de Saint-Eustache

Camille avançait au rythme de Louison, qui s'arrêtait souvent et profitait des pauses pour commenter le nom des rues et les histoires de voisinage. Ayant renoncé à traverser la Seine par le pont au Double, bâti sur toute sa longueur de maisons entassées autour d'un passage couvert sordide, elles longèrent les bâtiments annexes de l'Hôtel-Dieu sur la rive gauche, dépassant l'école de médecine. Comme Camille voulait voir de plus près Notre-Dame, malgré les réserves de son amie, qui trouvait le quartier peu fréquentable, elles traversèrent le Petit-Pont et revinrent à l'est vers le parvis de la cathédrale, que la jeune Rétaise trouva étonnamment étroit<sup>1</sup>. La grande rose de verre au centre des deux tours semblait étouffer, comme un cyclope aveuglé par les toits innombrables. Elle comprit alors pourquoi Louison ne tenait pas à s'éterniser en cet endroit : le temps semblait figé à une époque ancienne, avec de pauvres gens

---

1. Le parvis de Notre-Dame était très restreint, sans vue sur la Seine, car couvert des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, comme l'hôpital des Enfants-Trouvés, juste devant la grande entrée.

traînant leur peine, avant d'être accueillis par la charité chrétienne.

— Et c'est partout ce spectacle désolant, expliqua Louison, ici à l'Hôtel-Dieu mais aussi à Bicêtre ou à la Salpêtrière pour les femmes. Les plus miséreux, les mendiants, sont orientés vers l'Hôpital général, où on les enferme, et ce qui s'y passe est paraît-il affreux. D'après l'une des femmes qui est régulièrement venue au dispensaire après y avoir séjourné, ce n'est que maltraitances. Elle y aurait subi plusieurs viols. Elle m'a parlé d'enfants aussi.

— Mon Dieu, Louison ! Mais quelle horreur ! Des viols d'enfants, entre les murs des hospices destinés aux pauvres ?

— D'après ma patiente, ce serait plutôt hors les murs, lors de cérémonies secrètes, dans des sortes de carrières souterraines<sup>1</sup> ou des palais clos. Une espèce d'organisation occulte, au service de quelques-uns.

— Dans quel but ? Des rites païens ? Des sacrifices ?

— Des divertissements, Camille, répondit gravement Louison. Les jeux des puissants ne se sont pas assagis depuis votre dernier séjour. Il régnerait à Paris, dans certains milieux, une recherche absolue d'interdit et d'immoralité. Mais je veux croire que ce ne sont que colportages à sensation.

— Faut-il que cette ville si belle soit aussi le berceau de tous les vices ? Comment fais-tu pour supporter cette douleur humaine et ces histoires sordides ?

---

1. Les carrières souterraines étaient les ancêtres des catacombes, qu'on aménagea à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour transférer les corps des cimetières parisiens, devenus insalubres.

— Il m'arrive de me le demander, mais je parviens à prendre de la distance. Surtout, je me sens utile, la plupart du temps. Mais je crains fortement qu'avoir un enfant ne me rende trop sensible à toute cette misère.

Camille balaya les doutes de Louison d'une accolade affectueuse et l'entraîna en lui prenant le bras. Elles firent demi-tour en direction du Pont-Neuf à l'extrémité de l'île, par la rue Saint-Louis et le quai des Orfèvres.

— Viens, quittons cet endroit qui empeste !

Assise sur les marches de la statue équestre d'Henri IV, au côté de quatre captifs de bronze enchaînés au piédestal<sup>1</sup>, Camille observait l'animation des bords de Seine, que sa position au centre du Pont-Neuf rendait panoramique. Louison grimaçait de temps en temps, mais assura qu'elle irait jusqu'à Saint-Eustache pour prier sur la tombe de Mme de Tencin : cela prendrait le temps que cela prendrait, voilà tout ! Tout en veillant régulièrement à son bien-être, Camille n'osait plus la contredire et s'amusait de son caractère entêté. Elles ne seraient avancées ni l'une ni l'autre si Louison donnait naissance en plein Paris à l'héritier de la famille Quériand, mais il semblait tenir au cœur de la future mère de suivre ce pèlerinage, à la fois plaisant et douloureux. Pour la ménager, Camille, appuyée contre le bloc de pierre, fit durer cette

---

1. Voulue par Marie de Médicis, la statue équestre d'Henri IV fut inaugurée en 1614 au centre du Pont-Neuf, puis arrachée de son piédestal à la Révolution. Seuls les captifs (esclaves) en bronze qui l'entouraient sont conservés au Louvre.

pause bienvenue en expliquant les raisons de son séjour à Paris :

— Je suis venue faire des commandes de décoration mais aussi d'ingrédients qu'on ne trouve pas encore à La Rochelle, ou qui n'y font que passer pour approvisionner la capitale. Si je veux en attraper au vol, il me faut des accords haut placés. J'ai gardé des contacts qui...

Des cris d'alerte l'interrompirent soudain, suivis des invectives d'un cocher dont le riche carrosse immobilisé cherchait à passer au centre du pont sans se soucier des autres voitures, ni des passants. Une manche de dentelles dépassait de la fenêtre du véhicule, et une main bagueée donnait autoritairement l'ordre au conducteur d'avancer quoi qu'il en soit. Camille, outrée, retrouvait cette vie urbaine tumultueuse, où les différences sociales se voyaient encore plus exacerbées qu'ailleurs. Quand un calme relatif revint, elle poursuivit ses confidences :

— Et j'ai d'autres idées en tête, tu t'en doutes, dont un projet ambitieux qui pourrait aboutir, si je parviens à rencontrer les bonnes personnes.

— Qui donc ? s'intéressa Louison, heureuse de retrouver chez son amie l'initiative et la volonté dont elle se souvenait avec admiration.

— J'ai envoyé une lettre à M. de Vandières il y a plusieurs mois pour évoquer mon entreprise, et il m'a répondu très favorablement, m'invitant même dans la capitale au printemps. C'est pourquoi je me suis lancée dans cette aventure parisienne. Mais depuis, je n'ai plus de nouvelles, malgré plusieurs courriers, dont le dernier pour l'informer de ma venue. J'espère qu'il ne m'aura pas oubliée, et sa

sœur non plus<sup>1</sup>. Comme tu le sais, un café, comme un cabaret de centre-ville, est limité dans les mets qu'il propose : pas de viandes ni de ragoûts, à moins d'un plat unique arrosé d'un vin au pot<sup>2</sup>. Je ne viens pas commander des tentures et de la vaisselle fine pour ne pouvoir vendre ensuite que des galimafrées et du jus de sureau fermenté ! Je veux demander une patente pour proposer au moins trois plats raffinés par jour, en plus de pains variés et de douceurs. Et du vin choisi. Que le *Café Alexandrine* devienne plus qu'un rendez-vous rapide, et qu'on y vienne exprès pour se délecter des mets et de la conversation.

— C'est une belle entreprise, mais vous croyez que Vandières va s'y intéresser ? Il est rentré de son grand voyage à Rome et a été nommé directeur général des Bâtiments du roi. Il était déjà prétentieux avant alors pardonnez-moi, Camille, mais j'ai bien peur qu'il se souvienne à peine de votre nom.

La jeune Rétaise prit un air faussement piqué, se leva avec l'élégance outrancière d'une grande

---

1. M. de Vandières et sa sœur, la marquise de Pompadour, sont des personnages historiques, présents dans *La falaise de la Repentie*, au cœur d'un complot qui permet à Camille, avec l'aide de Louison, de sauver la favorite. En 1753, Mme de Pompadour n'était plus à proprement parler la favorite de Louis XV, mais restait l'une de ses conseillères privilégiées.

2. Les restaurants n'existaient pas encore (le terme non plus) et ces établissements ne pouvaient proposer qu'un ou deux plats uniques sur des tables communes, avec une vaisselle souvent partagée. Seuls les traiteurs avaient l'autorisation de vendre des viandes diverses, mais à emporter ou à livrer.

dame, et souleva le bas de sa robe pour éviter la fange de l'allée.

— Il s'en est souvenu l'hiver dernier quand il m'a répondu. Mais tu penses bien, continua-t-elle ironiquement en singeant les manières de M. de Vandières, que je mesure la petitesse de ma demande, sans compter celle de ma personne, obscure provinciale qui se pique de boulangerie et de cuisine comme une vulgaire souillon.

Louison rit de cette vexation surjouée et, avec l'aide d'une main tendue, se leva à son tour dans un déséquilibre patent. Camille avait pris son air décidé, prête à franchir tous les obstacles :

— Maintenant que je suis là, je te promets que je trouverai un moyen de servir mon dessein.

Elles se dirigèrent entre les quartiers du Louvre et de Sainte-Opportune, pour arriver enfin rue des Prouvaires, où les attendait l'église Saint-Eustache, étrange mariage de colonnes antiques, de courbures romanes et d'architecture gothique. Mme de Tencin n'aurait pu souhaiter dernière demeure plus appropriée, harmonieuse jusque dans ses différences, comme la baronne l'était elle-même, femme brillante jouant des diverses influences pour s'établir aux yeux du monde. Les méandres de sa vie scandaleuse trouvaient ici un havre de sérénité que les habitants de l'île de Ré, où elle avait acquis la baronnie, lui auraient refusé dans la plus grande haine. Blessée, Camille devait trop souvent tenir sa langue face aux quolibets et aux rancœurs désormais anecdotiques que provoquait encore l'évocation de « la Tencin » à Saint-Martin-de-Ré.

Un marchand d'oublies, posté devant l'aile sud, faisait la réclame aux passants, malgré les interdictions régulières qui pesaient sur les oublieurs

du fait de la piètre qualité de leurs biscuits et des activités de recel de certains d'entre eux. Quand il vit les deux jeunes femmes à la mise soignée et à l'aisance certaine, il cria avec zèle, après s'être assuré qu'aucun policier ne rôdait :

— Mes oublies<sup>1</sup> ! Qui veut mes oublies ? Les meilleures de Paris ! Cuites sous vos yeux et marquées à la fleur de lys, pour le plaisir sage de ces dames<sup>2</sup>.

Il accompagna sa remarque d'une œillade qui choqua Louison mais amusa Camille, habituée aux harangueurs de tout poil. L'homme transportait une espèce de four ambulante, sur la flamme duquel il disposait son moule à deux fers, repliable par le jeu d'une charnière, pour obtenir la cuisson bilatérale des oublies. Louison pinça doucement le bras de son amie pour l'entraîner vers l'église, ne se fiant absolument pas à ces colporteurs dont l'hygiène laissait toujours à désirer, et qui avaient du reste interdiction de vendre ainsi sur le parvis. Mais Camille, attirée par le parfum léger de la pâte, commanda deux biscuits et ne fut pas déçue. Contrairement aux oublies plates et insipides qu'elle avait déjà goûtées, celles-ci avaient gonflé à la chaleur, libérant leur arôme dans une chair aérée aux bords croustillants, que le symbole de la fleur de

---

1. Biscuit datant du Moyen Âge, d'abord assimilé à l'hostie (non consacrée), dont la recette s'est développée jusqu'à devenir une sorte de gaufre. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la vente en était soumise à de nombreuses interdictions à cause de la mauvaise réputation des oublieurs.

2. On trouvait parfois la fleur de lys gravée dans les moules à oublies, et il s'agit ici d'une allusion grivoise au « fleurdelysage », c'est-à-dire à la flétrissure infamante tatouée sur les prostituées avant 1730.

lys au centre rendait encore plus savoureuse. Même Louison se laissa tenter et dut reconnaître la délicieuse réussite. Malgré les demandes de Camille, le marchand ne révéla pourtant rien de sa recette, et avisa bientôt la milice du quartier qui faisait sa ronde.

— Revenez demain, demoiselles : je vous donnerai un ingrédient par jour, si vous m'achetez mes oublies toute cette semaine. Demandez « Hyacinthe l'oublieur », les gens me connaissent.

Puis il ferma son braisier monté sur roulettes, replia ingénieusement tout son fourbi et prit la poudre d'escampette, avant d'avoir à justifier sa présence près de Saint-Eustache.

Camille et Louison gagnèrent la rue Traînée pour accéder au parvis occidental, puis entrèrent dans l'église où certaines personnalités du quartier avaient le privilège d'être inhumées, comme Jean-Baptiste Colbert ou encore Scaramouche, le fameux comédien italien. La jeune femme enceinte croisa plusieurs regards désobligeants, car il n'était pas de bon ton d'exposer sa grossesse avancée, en particulier dans la maison de Dieu en dehors des offices, mais elle n'en eut cure. Impressionnées par la hauteur vertigineuse des voûtes, les deux amies trouvèrent la dalle mortuaire de la baronne un peu à l'écart, dans un recoin tranquille.

À lire le nom de sa grand-mère au centre d'un tel édifice, Camille fut submergée par une émotion qu'elle n'attendait pas, et fit par réflexe un léger signe de croix sur ses lèvres, alors qu'elle évitait habituellement tout symbole religieux imposé, au grand dam du père Jean-Baptiste, le prêtre en charge de l'église de La Flotte-en-Ré. Bouleversée, elle prit la main de son amie et elles restèrent

ainsi recueillies de longs instants, jusqu'à ce que Louison se sente dévisagée par un vieil homme, figé comme un pilier de marbre. Elle aussi le fixa instamment, mais il lui fallut plusieurs secondes pour le remettre :

— Pierre ! s'exclama-t-elle dans le silence de la nef.

— Mademoiselle Louison !

Ce fut alors à Camille de reconnaître le vieux serviteur de Mme de Tencin, qu'elle n'avait plus vu depuis cinq longues années. Il était courbé par les rhumatismes, le visage marqué de rides profondes, et ne portait plus de perruque, mais il gardait son élégance de danseur, et cet air distingué qui l'aurait fait passer pour un lord britannique sans son authentique accent parisien. Soudain, les yeux du vieil homme s'embruèrent.

— Camille ! Mon Dieu ! C'est vous ? Comment est-ce possible ? Oh ! Elle aurait été si heureuse ! Si heureuse !

Sans cérémonie, la jeune femme enlaça celui qui l'avait reçue plusieurs fois à la baronnie de Ré, qui avait trouvé pour elle dans les boutiques parisiennes les trésors qu'elle gardait encore précieusement, comme ce manuel de cuisine ou ce miroir délicat, et qui, elle le savait, avait veillé sa maîtresse mourante jusqu'aux derniers instants.

— L'église n'est pas un lieu de rendez-vous ! fit une voix sévère derrière eux. Je vous prie d'aller converser autre part !

Un sacristain acerbe leur montrait la sortie, le bras tendu. Il reconnut soudain la tombe qui donnait lieu à ce tapage, et accentua ses diatribes :

— Bien sûr ! La scandaleuse ! L'argent achète tout en ce monde, même une place éternelle près

des reliques de Saint-Eustache. Mais Dieu reconnaîtra les siens au moment du jugement. Dehors ! Dehors tous !

Il se calma quelque peu en apercevant le ventre de Louison, et les poussa en silence vers le porche, où ils retrouvèrent la lumière du jour et l'animation des rues. Camille se repérait assez bien et les guida vers le quartier des Halles pour trouver une taverne où ils pourraient deviser.

L'arrivée à *La Maison Verte* fut un soulagement car la troupe n'était pas des plus rapides. Louison se laissa littéralement tomber sur un banc de chêne, tandis que Pierre s'asseyait lentement, soulageant ses articulations épuisées. L'endroit, peu fréquenté à cette heure, offrait un espace bien tenu. À leur demande, on leur servit un pot de vin coupé d'eau accompagné de trois gobelets d'étain.

— Pierre, quelle bonne surprise de vous avoir rencontré ! dit Camille. Mme de Tencin a dû jouer en notre faveur.

— Oh oui, je le crois bien. Je viens la voir tous les jours depuis trois ans, alors elle me devait bien ça, dit-il en souriant. Mais vous, Camille, que faites-vous à Paris ?

La jeune femme expliqua rapidement ses activités, restant vague sur son aisance financière, qui pouvait prêter à suspicion. Elle comprit très vite que Pierre en savait beaucoup plus qu'elle ne le croyait, aussi bien sur sa filiation que sur la somme léguée par la baronne.

— Je me suis occupée de tout avec elle, précisa-t-il, sans que Jean Astruc, son principal héritier, en sache rien, ni ses frères et sœurs, toujours à grappiller la moindre miette. M. Van Lynden a été

notre messenger et m'a rendu compte de la réussite de sa mission.

Ce dernier nom provoqua un malaise diffus que Pierre ne perçut pas. Il but une longue gorgée de vin et reprit :

— Mais depuis, il m'a dit n'avoir aucune nouvelle de vous, à son grand regret, m'a-t-il semblé, et ce malgré ses lettres. Sans doute le croiserez-vous s'il vous sait à Paris.

Louison posa une main apaisante sur le poignet crispé de Camille, qui ne souhaitait pas évoquer le drame de sa dernière rencontre avec Jan. Le vieux valet ne savait pas tout, au bout du compte.

— Je vous remercie, Pierre, dit-elle froidement, mais je préfère qu'il n'en soit pas informé.

Camille résista à l'envie de poser les questions qui lui brûlaient la gorge malgré elle, sur la vie de Jan et les endroits qu'il fréquentait. « Pour ne pas l'y croiser », justifia-t-elle intérieurement, avant de se fustiger pour sa bêtise. Le combat intérieur revenait insidieusement, avec une force qu'elle ne soupçonnait plus, naïvement persuadée d'avoir passé la plus dure épreuve.

— Où vivez-vous depuis la mort de Mme de Tencin ? s'inquiéta-t-elle en changeant opportunément de sujet.

— Je loge chez ma fille et mon gendre, rue Quincampoix. Mme de Tencin m'a laissé de quoi subvenir à mes besoins. Et j'ai veillé pour ma part à ce que ses dernières volontés soient respectées : savez-vous que j'ai glissé entre ses mains ce petit sachet de sable et de coquillages que vous lui aviez offert ? Il repose contre son cœur, sous la pierre de Saint-Eustache.

En fin de journée, Camille obligea Louison à louer les services d'une chaise à porteurs, au pire d'une vinaigrette<sup>1</sup>, qui assurerait son aise et sa sécurité pour rentrer, car elle-même logeait au bout de la rue du Mail<sup>2</sup>, bien loin de l'adresse des Quériand. Épuisée, la jeune femme lutta d'abord contre cette idée, puis s'y rangea sagement. Le choix de la vinaigrette, à en voir passer quelques-unes ballottées sur les pavés irréguliers des rues parisiennes, fut vite abandonné car le remède s'en serait trouvé pire que le mal, mais on héla une chaise à porteurs confortable qui, pour quinze sols, ramènerait la future mère à bon port. Les deux amies se donnèrent rendez-vous le surlendemain au *Café Procope*, se promettant d'envoyer un billet s'il y avait changement.

La marche avait toujours convenu à Camille, habituée depuis l'enfance à parcourir les sentiers sableux de Ré pour rallier les villages espacés. Depuis quelques années, elle voyageait plus souvent en cabriolet ou à cheval, sur le dos de Séléne, sa jument au caractère ombrageux pour tout autre qu'elle, mais le goût lui était resté des longues promenades synonymes de liberté. Cela lui paraissait un luxe que peu de gens pouvaient s'octroyer, car le temps était une denrée rare pour les travailleurs, et l'effort physique amplement suffisant après de

---

1. Sorte de chaise à porteurs, aussi appelée brouette, montée sur deux roues et tirée par un homme.

2. Proche de la place des Victoires, dans le 2<sup>e</sup> arrondissement, la rue du Mail doit son nom au latin *malleus* (« maillet ») car se trouvait à cet endroit un ancien terrain de jeu de pail-mail, ancêtre du golf, du croquet et même du billard, très en vogue depuis le xv<sup>e</sup> siècle.

longues journées de labeur. Pendant son séjour parisien de l'hiver 1748, elle avait apprécié cette oisiveté de la promenade, réservée aux nantis au jardin des Tuileries, dans les rues des beaux quartiers ou parmi les jeux d'eau de Versailles. Le souvenir lui en restait précieux, et occultait les épreuves de ces quelques mois passés chez Mme de Tencin, qui avaient déterminé sa vie présente.

À la lumière faiblissante de la fin du jour, qui laissait l'ombre gagner les rues encaissées de la ville, elle revint vers l'appartement qu'elle louait à la semaine. La visite à Saint-Eustache et le détour qu'elle venait de faire par la rue Saint-Honoré, où la baronne tenait autrefois salon pour les grands esprits de son siècle, emplissaient son cœur de mélancolie. Et Jan, dont le souvenir ranimait rancunes et émois, s'invitait subrepticement à chaque coin de rue. Elle ne s'était pas préparée à le deviner derrière tel carrosse ou au claquement régulier de bottes sur le pavé du Palais-Royal, et lui en voulait doublement de sa propre faiblesse. Lui revinrent en mémoire les mots de Pierre : « Il n'a eu aucune nouvelle de vous, malgré ses lettres. » Camille ne comprenait pas : certes, elle n'aurait pas répondu aux missives du Hollandais, peut-être même aurait-elle refusé de les lire, mais fallait-il seulement qu'elle les ait reçues ! Ce mystère la tenait encore quand elle arriva rue du Mail, chez Mme Moulin, une riche veuve faisant chambre d'hôtes pour clients de bonne condition. Son nom, qui évoquait les moulins de Bellevue de La Flotte-en-Ré, à l'ombre desquels Camille avait grandi et dont s'occupait aujourd'hui sa belle-mère Marie-Anne, lui avait semblé de bon aloi et, en effet, l'accueil y était convenable et d'un confort coquet. L'appartement loué mettait à sa

disposition une grande pièce offrant les avantages d'un petit salon, d'une chambre simple et d'un cabinet de toilette.

Quand elle franchit le seuil, elle se réjouit du feu allumé dans la salle commune, car les maisons parisiennes n'avaient pas encore eu le temps de se réchauffer, malgré les températures douces de ce printemps. Lazare, rentré avant elle de ses missions, attendait près du foyer. Il avait eu seize ans pendant l'hiver et la dépassait depuis longtemps déjà de plusieurs pouces. Le frère et la sœur Lemonnier se ressemblaient peu, la filiation unique par leur mère n'ayant pas suffi à créer des similitudes physiques détectables, mais ils avaient la même grâce dans les mouvements. C'était d'autant plus étrange, à regarder la carrure vigoureuse de Lazare et ses vêtements bourgeois sans fioriture, de le voir se mouvoir avec élégance comme s'il menait un bal à la cour.

Quand il se retourna, Camille vit que quelque chose le chiffonnait, et ne douta pas que son caractère impulsif lui révélerait assez vite de quoi il s'agissait. Depuis la mort d'Antoine Lemonnier, ce garçon sensible s'était renfermé et trouvait dans des conduites obsessionnelles de quoi apaiser son esprit tourmenté. Il suivait Camille comme un phare dans la nuit, malgré la responsabilité qu'il aurait pu lui prêter à la mort de leur père, et la plaçait dans une estime qui l'oppressait parfois. Mais il savait la charmer d'un sourire, où elle retrouvait toute l'innocence et la complicité de leur enfance, comme il séduisait naturellement tous ceux qui l'approchaient. Depuis leur arrivée quatre jours auparavant, la servante du logis lui réservait ainsi des attentions particulières pour les repas et pour le

linge, tandis que Mme Moulin, d'abord réticente, le traitait avec certains égards, sans se douter que sa propre fille, croisant Lazare dès que possible dans le couloir étroit, était prête à accorder beaucoup plus.

— Tu es allée sur sa tombe ? demanda-t-il froidement en se retournant.

— C'était important pour moi.

— Cette femme ne nous a apporté que du malheur.

— C'est faux, et tu le sais. Nous ne serions pas ici sans elle, nous n'aurions pas nos moulins à La Flotte et le café à La Rochelle. Et surtout, moi, je ne serais pas la même. Lazare, tu as tenu à m'accompagner, et j'en suis ravie, mais tu dois accepter mes attachements.

Il soupira, repoussa une mèche brune qui lui barrait le front, et sourit en coin, découvrant une fossette enfantine qui marquait la fin du conflit.

— Allons souper, veux-tu ? lui dit-il en l'entraînant vers la table dressée. Je me disputerai mieux avec toi le ventre plein.

## La réjouissance de la regrattière

Mme Moulin prit place parmi ses convives pour un souper commun. Veuve d'un conseiller au Parlement de Paris, elle-même issue d'une vieille noblesse de province désargentée, elle était devenue rentière et assurait seule l'éducation de sa fille Eugénie, une adolescente de seize ans un peu éteinte qui suivait le chemin tracé par sa mère, charitable dévote. Cinq années passées dans un couvent près de Paris avaient fait de la jeune fille une élève docile et instruite des choses religieuses, préparée au rôle d'épouse et de mère. Mais la présence de Lazare semblait perturber quelque peu ce bel équilibre et Camille ne s'y trompa pas, à voir Eugénie rougir, battre des cils et soupirer imperceptiblement dès qu'il prenait la parole. Lui-même n'était pas insensible à la demoiselle, dont les yeux de biche animaient heureusement un visage un tantinet trop sage. Le nez un peu court, les lèvres un peu minces, elle n'était pas jolie au premier regard, mais irradiait d'intelligence et de douceur, ce qui rassurait le jeune homme qui n'avait jamais côtoyé de la gent féminine que sa sœur, sa belle-mère et leur servante Amélie, de presque quatre fois son

âge. Depuis la mort accidentelle de son père quand il avait treize ans, Lazare s'était en effet concentré sur les rôles qu'il pensait devoir endosser, aux moulins et à la maison, et ne se souvenait plus qu'il avait d'autres choses à vivre pour son propre compte. Alertée par Marie-Anne, Camille l'avait persuadé de l'accompagner à Paris sous couvert d'assurer sa sécurité, ce qui flatta l'orgueil malmené de Lazare, qui pouvait passer pour prétentieux et taciturne, mais cachait en fait une sensibilité et des doutes constants.

Par son trouble et ses sourires timides, Eugénie Moulin lui découvrait un pouvoir nouveau. Sa mère, naturellement froide et méfiante, qui ouvrait sa maison par nécessité financière, tolérait exceptionnellement la présence du jeune homme, car Camille payait d'avance et sans discuter. Les enfants Lemonnier lui avaient paru de bonne famille, bourgeois de province à la bourse bien garnie, recommandés par un prêtre saintongeais qu'elle connaissait, et cela lui suffisait pour la location. Comme elle pouvait se montrer sévère sur des comportements contraires à sa morale stricte et dogmatique, Camille faisait attention à ses paroles et choisit de commenter sa visite à Saint-Eustache, sujet qui ne devrait pas créer la polémique.

— Savez-vous que des travaux vont prochainement commencer ? expliquait Mme Moulin. La façade ouest devrait être réaménagée, du moins si cela se fait un jour, car j'ai l'impression qu'on en parle depuis des années sans rien voir venir.

— C'est vrai que la ville semble en chantier partout, confirma Camille. Pour autant, je ne l'ai pas trouvée si changée que cela. J'ai séjourné rue Saint-Honoré pendant plusieurs mois il y a cinq ans – j'ai

l'impression que c'était hier. Le quartier était certes favorisé, mais à me balader aujourd'hui à la Cité et aux Halles, j'ai retrouvé les mêmes rues étroites, les mêmes bâtiments un peu branlants, et une misère qui m'a paru décuplée.

— Ce sont des quartiers difficiles où s'étend la vermine. C'est certain que si on dépensait autant pour nos églises et nos pauvres que pour les hôtels particuliers de la noblesse, Paris aurait un autre visage, croyez-moi ! s'énerva Mme Moulin, que Camille ne soupçonnait pas de cet emportement contre le pouvoir.

Il y eut d'ailleurs un silence pesant car la logeuse s'étonnait elle-même de sa sortie, se rendant compte qu'elle conversait trop librement avec des gens qu'elle connaissait à peine. Pendant ce temps, Lazare, imperturbable, mangeait son potage lentement, sous le regard transi d'Eugénie, qui n'avait jamais vu un si beau garçon et lui trouvait du charme jusque dans sa façon de rompre le pain.

— Pardonnez-moi cette irritation mal à propos, reprit Mme Moulin, mais j'ai encore vu aujourd'hui la queue chez Jeanneton Brochard, la regrattière du Carrousel. Comme disait mon défunt mari, « la misère finira par être érigée en système naturel ». Pauvre homme, il aurait été écoeuré.

— Une regrattière ? demanda Lazare, qui entamait un pâté d'asperges avec un enthousiasme certain.

— Elles vendent les rogatons des bonnes maisons : quelques morceaux de viande de la veille, une volaille entamée, un fromage délaissé, même des bouillons cuits et recuits. Tout le monde y trouve son compte : les maîtres queux des hôtels particuliers revendent les miettes des festins, les cuisinières

bourgeoises cèdent leurs restes de viande pour que les pâtisseries farcissent les pâtés, qu'ils revendent eux-mêmes à la tranche à des gens sans le sou, habitués de la soupe au pain rassis. *La Réjouissance* qu'elle appelle ça, la Brochard ! Encore que chez elle, cela vient directement des grandes cuisines, mais ils sont des milliers à Paris à vendre des restes de restes. « Réjouissance » ? Mais qui peut se réjouir de manger de la nourriture souvent avariée, que d'autres n'ont pas voulue, au mieux parce que leur estomac délicat était déjà repu, au pire parce que le dégoût les a fait recracher ?

Lazare, la bouche pleine d'une terrine aux œufs, se figea instantanément, déglutit douloureusement et fixa d'un œil suspicieux les mets posés sur la table. Eugénie, à l'affût, pouffa, ce qui alerta sa mère.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Lemonnier, dit celle-ci, un peu piquée, c'est notre cuisinière qui a tout préparé, avec des denrées fraîches et de qualité. Mon mari était un homme droit qui luttait contre ces agissements. Nous suivons ses préceptes : faire preuve de charité, mais pas au prix de la dignité et de la santé. Il travaillait à remanier une loi non appliquée, interdisant la revente d'une viande déjà cuite plusieurs jours auparavant, mais on lui a rétorqué que, même à Versailles, les courtisans mangent les restes du roi jusqu'au cinquième jour.

— M. Moulin travaillait au Parlement, c'est cela ? demanda Camille après une gorgée d'un vin blanc un peu âpre.

— Oui, paix à son âme, se signa sa veuve. Mais il s'épuisait à la tâche, surtout avec cette affaire de l'Hôpital général, qui oppose les parlementaires et

le roi depuis si longtemps<sup>1</sup>. Un soir qu'il se promenait aux festivités du pont Royal, il est tombé dans la Seine « comme un piquet », ont dit les témoins. Il avait le cœur fragile et il le savait.

Un nouveau silence s'installa, troublé par le léger reniflement de la jeune fille, orpheline de père et dans une situation personnelle d'autant plus fragilisée qu'elle aurait du mal à s'établir sans l'appui d'un chef de famille connu et bien en vie. Touché par son chagrin, Lazare lui tendit un napperon brodé en guise de mouchoir, qu'elle reçut comme un présent, sous le regard courroucé de sa mère.

— C'est la deuxième fois aujourd'hui que j'entends parler de l'Hôpital, nota Camille. Mon amie Louison m'a confié des rumeurs qui...

— Je vous remercie, mademoiselle Lemonnier, de ne pas évoquer cette affaire devant ma fille, l'interrompit fermement Mme Moulin. Nous nous en entretiendrons à l'occasion, voulez-vous ? Vous qui aimez la cuisine, avez-vous goûté ce cotignac<sup>2</sup> que je fais venir spécialement d'Orléans ?

Une ambiance plus légère entoura la fin du souper, enchantée par la voix céleste de la jeune Eugénie qui s'accompagnait au clavecin, vestige d'une époque où la famille vivait dans une grande aisance financière et intellectuelle.

---

1. Créé sous Louis XIII, non pour soigner mais pour réduire la mendicité, l'Hôpital général fut au cœur d'un conflit entre le Parlement et le roi, qui voulait en reprendre le contrôle à la suite de rumeurs de violences et de malversations, mais les parlementaires en désaccord firent grève en 1751.

2. Pâte de coings, souvent dégustée en entrée pour favoriser la digestion.

Quand Camille et Lazare montèrent se coucher, la soirée était déjà bien avancée. Par la fenêtre, ils apercevaient la rue du Mail encore éclairée de quelques lanternes, qu'un habitant se chargeait d'allumer chaque soir. Le quartier était calme et les murs épais, si bien que seuls quelques bruits sourds parvenaient jusqu'à l'appartement des Lemonnier, qui couvrait une partie du deuxième étage de l'immeuble. Mme Moulin louait également quelques garnis au troisième, mais elle avait rassuré ses hôtes sur la fiabilité des autres locataires, honnêtes travailleurs qui partaient aux aurores et rentraient discrètement.

Camille taquina un peu son frère sur le charme de leur jeune logeuse, et finit par s'endormir avec une dernière pensée pour Mme de Tencin, qui lui apparut dans un demi-sommeil, majestueuse et hautaine sur le port de Saint-Martin, telle qu'elle l'avait vue pour la première fois.

Le lendemain, le frère et la sœur visitèrent plusieurs boutiques de mercerie et de vaisselle pour découvrir ce qui se faisait de mieux dans le style qu'ils recherchaient, à la fois raffiné et résistant. Il s'agissait de flatter les clients rochelais sans les décevoir, car certaines excentricités parisiennes n'auraient pas trouvé leur place dans un café provincial, si élégant puisse-t-il être. Lazare montrait un goût certain qui étonnait Camille, car il n'était pas féru de romans et de ces connaissances artistiques auxquelles l'influence de Mme de Tencin l'avait sensibilisée. Par réflexe, il rejetait facilement « tout ce qui venait de Paris », ayant fait l'amalgame entre les drames familiaux et les responsabilités de quelques invisibles, devenus mythes à pourfendre.

Le silence s'était naturellement fait sur la baronne et « l'assassin », comme il appelait Jan Hendrick Van Lynden, sans tout connaître des circonstances de la mort de son père. Pour lui, les choses étaient claires et définitives : le Hollandais honni avait tenté de pervertir Camille, ce à quoi s'était opposé Antoine Lemonnier, jusqu'à tomber des remparts sous la poigne violente du criminel. À propos du « faux père » de Camille, dont il ignorait l'identité pour la bonne raison que cela ne lui aurait servi à rien, il n'avait jamais posé de questions, sa découverte se limitant à une conversation surprise entre sa sœur et Louison, lorsque celle-ci avait séjourné à La Flotte au printemps 1750, juste après le drame. Une résilience nécessaire avait ensuite estompé les arêtes des souvenirs, repoussant l'ombre au-delà du cœur familial qui lui restait vital. Mais la paix n'était pas acquise pour autant et, avec une avidité funeste, il guettait plus ou moins consciemment la moindre allusion.

C'était dans cet état d'esprit qu'il se trouvait à Paris, heureux de partager du temps avec cette sœur qu'il adorait, mais à l'affût constant d'informations nouvelles. Dès que Camille rêvassait devant un bâtiment, il imaginait des événements qu'il n'avait pas partagés, et un regard plus marqué sur un passant évoquait immédiatement le père inconnu, ou le souvenir malsain du Hollandais, fantasmagorie à la frontière de l'homme et de la bête sauvage. Lazare était un fils de Ré, baigné du folklore insulaire, des mythes anciens et des connaissances nouvelles que sa sœur avait fait entrer comme un vent de vigueur. Tout cela se combattait en lui âprement, mais le charme de la nouveauté, de l'exotisme faisait aussi son chemin car Lazare était fin et curieux et ne

pouvait rester totalement insensible aux qualités de la capitale, qui hébergeait certes des monstres, mais n'en était pas moins un lieu d'émerveillement perpétuel. Sur ce point, la dégustation des oublies de Hyacinthe, qu'ils retrouvèrent sur le parvis de Saint-Eustache en fin de journée afin de lui soutirer la recette de ses gaufres, fit grandement monter son estime des délices parisiennes.

Depuis près de quinze jours qu'ils avaient quitté La Rochelle, Camille voyait son frère évoluer et mûrir, et se réjouissait de profiter avec lui de ce mois de voyage. Mais elle devrait rapidement lui expliquer certaines choses, et ne savait par où commencer pour le trouver dans d'indulgentes dispositions. Elle attendait l'occasion, qui se présenta l'après-midi suivant, lors de leur rencontre avec Louison au *Café Procope*.

— Lazare ! Que tu as grandi ! Et quel beau garçon tu fais ! s'écria affectueusement Mme Quériand entre la rue Saint-André-des-Arts et la Comédie, faisant ainsi rougir jusqu'aux oreilles le jeune Rétais. Nous nous étions croisés lors de ma venue à La Flotte, mais tu étais tout jeune, et moi bien plus mince !

Les deux jeunes femmes rirent et, bras dessus bras dessous, entrèrent ensemble dans le café très fréquenté, qui avait peu innové depuis 1748. Camille portait une robe vert d'eau, aux bustier et jupon fleuris, qu'on lui avait confectionnée à La Rochelle sur les conseils de Clémence Fournier-Berthelot, toujours au fait des modes et des tissus en vogue. Les commandes de son commerce de draperie en dépendaient et elle y trouvait un intérêt certain, bien supérieur aux étoffes d'ameublement

qu'elle réservait à son mari Gaspard. Lazare étrennait lui aussi une redingote d'un vert beaucoup plus sombre aux passementeries argent, sur une culotte de drap fin, et portait pour la première fois des souliers à boucles. Ils avaient la mise apprêtée de bourgeois aisés, ne dénotant pas dans la fréquentation du *Procope*, qui accueillait artistes, mécènes, aristocrates et penseurs dans une joyeuse et spirituelle mosaïque.

Quand une table se libéra parmi les clients huppés, ils commandèrent des limonades variées dont le souvenir ému restait à Camille mais qui, comme souvent, ne furent pas à la hauteur de l'empreinte impérissable qu'elles avaient laissée. L'endroit était toujours en vogue d'après Louison : elle y venait parfois pour rencontrer les nobles bienfaitrices qui finançaient en partie son dispensaire, mais la clientèle était surtout masculine et les conversations de plus en plus philosophiques. C'était d'ailleurs sur ce dernier point que comptait Camille, et elle ne fut pas déçue quand Louison la poussa du coude pour lui désigner discrètement une table ronde où travaillait un homme d'une quarantaine d'années, indifférent au bruit alentour.

— C'est M. Diderot. Il habite plus haut sur la montagne Sainte-Geneviève, rue de l'Estrapade, et demande régulièrement conseil à Nicolas. C'est lui qui a dirigé la parution de l'*Encyclopédie* il y a deux ans, interdite depuis par le Conseil d'État. Je ne devrais pas le dire, ajouta-t-elle tout bas, mais nous avons à la maison son *Prospectus*<sup>1</sup> et les premiers

---

1. Le *Prospectus* est un texte de Diderot (1750) qui expose le projet de l'*Encyclopédie* et appelle à la souscription des lecteurs fortunés afin d'en financer la parution.

volumes condamnés. Bien cachés. Je savais que les auteurs continuaient de rédiger des articles, en particulier lui... et aussi Jean d'Alembert.

Camille, le cœur battant, fit un sourire entendu, et sirota avec nonchalance sa boisson au goût floral. Elle savait effectivement, par les courriers espacés mais réguliers qu'elle échangeait encore avec d'Alembert, qu'il fréquentait le *Procope*, où il rencontrait d'autres philosophes. La dernière missive datait de plusieurs mois et l'informait de l'interdiction du premier volume de l'*Encyclopédie*, sous l'influence des Jésuites qui y trouvaient de quoi alimenter la corruption des mœurs, l'irrégion et l'incrédulité.

— Vous lui avez dit ? demanda Louison à voix basse en désignant Lazare, occupé à répondre aux sourires de quelques femmes, pourtant bien accompagnées.

— Non, pas encore. Ni à lui, ni au principal intéressé.

Louison en resta bouche bée :

— Vous voulez dire que « qui vous savez » ne sait pas qu'il est « qui vous savez ».

— C'est ça, confirma Camille en souriant. Comment avouer cela à un homme que l'on connaît à peine, avec lequel on entretient presque artificiellement une accointance intellectuelle, au bout du compte flouée ? J'ai gardé le contact tout ce temps sans franchir le pas. Et je crois qu'il n'a aucune connaissance de nos liens intimes.

— Que comptez-vous faire ?

— C'est une bonne question, à laquelle je réfléchis encore.

Fasciné, Lazare faisait des remarques sur les excentricités vestimentaires et capillaires de certains

clients, car il n'avait pas eu l'occasion de croiser dans les rues un tel rassemblement de perruques et de dentelles. La vraie surprise lui venait du maquillage outré de certains visages, rendus blancs par la céruse, que ravivaient quelques touches de rouge sur les lèvres et les pommettes.

— Jamais les gens de La Rochelle ne se vêtiront de la sorte, souffla-t-il à Camille, nullement impressionnée. Et regarde leurs chaussures !

Effectivement, les talons avaient encore grimpé d'un étage et cambraient les mollets masculins avec insistance, donnant à la silhouette une instabilité dansante et maniérée. Femmes et hommes étaient logés à la même enseigne et Lazare, d'abord amusé par un groupe particulièrement extravagant, finit par se demander si leur tablée ne faisait pas des plus provinciales à côté des élégants du *Procope*. Son habit, dont il était si fier le matin, lui parut soudain bien commun et, l'espace d'un instant, il se vit au centre de cette cour joyeuse qui faisait grand bruit et jetait des mots d'esprit à tout-va. L'ambiance le charmait visiblement.

Tout à son observation, il mit du temps à s'apercevoir que Camille et Louison ne parlaient plus et scrutaient la table du philosophe, où deux autres convives venaient de s'installer. Les nouveaux arrivants étaient vêtus plus sobrement et parlaient avec discrétion. Le serveur qui les aborda leur montra cependant une grande déférence.

— Allez-y, Camille ! lui intima Louison. Vous êtes ici pour cela, n'est-ce pas ?

— Je croyais être prête, mais je ne le suis pas, répondit-elle, paniquée, sous le regard curieux de Lazare. Sortons, s'il vous plaît.

Avec lenteur, la petite troupe se leva docilement, mais Louison, gênée par son ventre proéminent, dut faire lever toute une tablée pour pouvoir passer, ce qui causa un léger tumulte et attira l'attention des autres clients. Alors qu'ils allaient franchir le seuil, une voix les arrêta :

— Mademoiselle Lemonnier, est-ce vous ?

Camille sentit une grande chaleur empourprer ses joues alors qu'un froid glacial glissait entre ses omoplates. Elle était près de suffoquer, soutenue par une Louison rassurante et un Lazare indécis, qui ne savait plus s'il fallait sortir ou non. Courageusement, elle se retourna, et tenta d'afficher un sourire à demi surpris, tendant machinalement la main à l'homme d'une quarantaine d'années qui venait vers elle.

— Monsieur d'Alembert ! Quel heureux hasard !

— Très heureux, il est vrai ! répondit-il, ravi. Mais je ne savais pas que vous veniez à Paris ! Quand cela s'est-il décidé ? Oh ! Je manque à tous mes devoirs : venez que je vous présente !

Camille fut entraînée, et avec elle sa petite compagnie, vers la table de travail de Denis Diderot, qui daigna lever le nez de ses écrits.

— Denis, Louis, dit Jean d'Alembert, voici Camille Lemonnier, la jeune fille dont je vous ai parlé, qui nous a livré quelques précisions sur les animaux marins et son île de Ré, et avec laquelle je corresponds depuis quatre années désormais. Camille, je vous présente mes amis et collaborateurs Denis Diderot, homme de lettres, et le chevalier Louis de Jaucourt, médecin et philosophe<sup>1</sup>.

---

1. Louis de Jaucourt (1704-1780) : auteur d'une grande quantité d'articles de l'*Encyclopédie*, qu'il signe D.J., en particulier sur les sujets de médecine et de biologie.





---

14094

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 1<sup>er</sup> avril 2024*

Dépôt légal avril 2024  
EAN 9782290393970  
OTP L21EPLN003564-611403

Éditions J'ai lu  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion